

PAGES
MANQUANTES



JÉSUS SAUVEUR

LE ROSAIRE

Couvent des DOMINICAINS, ST-HYACINTHE

VOL. XI No 4. AVRIL 1905.

ABONNEMENT { CANADA \$1.00
FRANCE 6 frs

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

PAGE D'EVANGILE

Sur le Calvaire



N'était vers la sixième heure, quand le lugubre cortège atteignit le Calvaire.

Pendant que les cavaliers romains écartent la foule, les bourreaux, en hommes habiles, clouent rapidement leurs victimes aux gibets. Bientôt trois croix se dressent sur le bleu du ciel.

A la plus haute, agonise Celui que Jérusalem accueillait il y a quelques jours à peine, en triomphateur, Jésus de Nazareth. Tout son corps, labouré par les fouets, montre mis à nu de larges sillons de chair vive. Sa tête couronnée d'épines retombe sur sa poitrine. Ses longs cheveux épars cachent à demi la pâleur livide de ses traits. Des plaies des pieds et des mains, déchirées et élargies par une effroyable tension, le sang coule en abondance.

Une immense clameur salua l'apparition du Christ en croix. Une vile populace, ivre de sang et de haine, s'acharne après la divine victime. L'impuissance apparente de Jésus la rend audacieuse. Elle passe et repasse devant la croix, secouant la tête et proférant les plus grossières insultes. *Allons ! Toi qui détruis le Temple de Dieu et le rebâties en trois jours, sauve-toi donc toi-même ! Si tu es le Fils de Dieu, aescends de la croix.*

Tout auprès, savourant leur brutal triomphe, se tiennent les Pontifes, les Scribes et les Anciens. Plus courageux qu'aux jours où le Christ les flagellait de ses sanglants anathèmes, ils le tournent en dérision. Leurs voix éraillées se mêlent à celles de leurs valets.

Il a sauvé les autres, disent-ils, et il ne peut se sauver lui-même ! S'il est le roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix ! et nous croirons en lui. Il a mis en Dieu sa confiance : que maintenant Dieu le délivre s'il l'aime.

* * *

Et Jésus se taisait. Levant vers le ciel ses yeux pleins de larmes et de sang : Père, s'écria-t-il, *pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.*

Quelle infinie miséricorde il y a dans ces paroles ! Pour sauver des rigueurs de la Justice divine, ses bourreaux et avec eux tous les pécheurs, Jésus invoque l'ignorance.

Cette prière qui laisse insensible le cœur des bourreaux, descend comme une rosée bienfaisante dans l'âme d'un des larrons. Le blasphème expire aussitôt sur les lèvres de ce misérable.

Seigneur, murmura-t-il, avec humilité, souvenez-vous de moi quand vous serez entré dans votre royaume.

A cet appel, le Christ s'émeut et de ses lèvres desséchées tombent les paroles du pardon. *En vérité, je te le dis ! Tu seras avec moi, aujourd'hui même, dans le Paradis.*

Aux heures sombres, quand accablés sous le poids de notre misère, nous sentirons le désespoir surgir terrible, en notre cœur : oh ! regardons le Calvaire, la croix où meurt celui qui pardonne y est toujours debout. Un cri du cœur, où comme dans celui du bon larron, se mêle le regret et l'espérance, et nous serons sauvés.

* * *

Tout à coup, le soleil pâlit et parut s'éteindre. Surpris par ce phénomène étrange, des Juifs, en grand nombre, regagnent la Ville.

La Mère de Jésus qui, repoussée par la foule, assistait de loin au supplice de son Fils, s'approcha de la Croix, soutenue par Jean le disciple bien-aimé. Emus à la vue d'une si grande douleur, les soldats les laissent passer. Elle veut être là, debout; unissant les souffrances de son âme aux tortures de son Fils, versant avec Lui tout le sang de son cœur. Avec son Jésus, elle veut boire et savourer le calice de toutes les amertumes.

Jésus la regarde longuement. Puis avec une voix

d'une indicible tendresse. *Femme*, dit-il, à sa pauvre Mère, en lui montrant d'un geste de la tête saint Jean, *voilà votre Fils*, et au disciple : *Voilà votre Mère*.

C'était la dernière clause du testament de notre Sauveur. Après s'être donné lui-même à nous, Il nous donne encore sa Mère. Il veut qu'unie à Lui, elle nous engendre à la vie divine. Et cette femme héroïque, à la parole de son Dieu, répond dans de terribles angoisses ce qu'elle avait autrefois répondu dans l'allégresse de son âme à la proposition de l'ange : "Je suis votre humble servante, qu'il me soit fait selon votre désir."

Un grand silence suivit ces paroles. La nuit tombait plus noire. Une obscurité épaisse enveloppait le Calvaire et donnait à tout ce qui se meut des allures de fantômes. La suprême agonie commençait. Avant de s'abandonner aux dernières repréailles de la justice, Jésus avait voulu rassurer les pécheurs et leur donner un refuge dans l'amour maternel de Marie.

Victime du péché, le Christ doit en subir le châtement, celui que les damnés éprouveront éternellement, l'abandon de Dieu. Cette souffrance l'accable plus que toutes les autres. Elle arrache à sa poitrine brisée, ce cri déchirant, dernier mot de toute douleur humaine : *Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné !*

Le sang coule toujours. Une fièvre ardente le dévore. *J'ai soif*, s'écrie t-il.

La soif de son corps n'était rien en comparaison de celle de son âme. Elle avait soif de voir Dieu qui se dérobaît, elle avait soif des âmes, surtout.

Ce cri n'est pas resté sans écho. Il retentit dans tous les cœurs qui s'approchent du Calvaire. Il se trouve des hommes qui eux aussi ont soif de Dieu. Et cette soif leur fait pousser des cris étranges. Ils demandent d'être délivrés des misérables loques qui empêchent leurs âmes de se perdre en Dieu. Dans ces cœurs, cette soif creuse d'insondables abîmes de miséricorde et de compassion pour leurs frères.

Dieu entendit ce suprême appel de son Fils. Sur la tête du Crucifié le ciel s'entrouve et la majesté divine apparaît satisfaite. Alors sous les yeux de Jésus, passe

rapide comme un éclair, la grandiose chevauchée des prophètes. Isaïe, David, Jérémie et tous les autres reconnaissent et saluent en Lui, le grand martyr, le grand abandonné, la victime universelle, qu'ils avaient entrevu dans le lointain des âges. Et sur les lèvres de ces célestes messagers, le Christ recueille le mot qui donne la raison dernière de toutes choses ici-bas. Tout est consommé, la volonté divine est accomplie. Ce mot là, il pouvait le répéter lui aussi. Il avait fait en tout l'œuvre de son Père. Il avait enseigné aux hommes la vérité et pour leur rendre l'amitié de Dieu, il avait tout souffert, tout expié. Sa tâche était accomplie. Alors de ses lèvres s'échappe, comme un cri de victoire : *Tout est consommé.*

Puis relevant la tête, d'une voix forte, dans la pleine possession de sa liberté, il jette à la face du ciel et de la terre, cette parole, qui deviendra le chant du départ de toutes les âmes chrétiennes : *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains.* Inclinant légèrement la tête, il rendit le dernier soupir.

C'était la neuvième heure. Des portiques du Temple, les trompettes sacrées annonçaient l'immolation de l'agneau pascal.

* *
*

Soudain une tempête affreuse s'abattit sur Jérusalem. De violents coups de vent soulevaient des nuages de poussière grise. La foudre fendit les rochers. La terre trembla. Le voile du Temple se déchira de haut en bas. Venant de la vallée, un fourmillement de fantômes apparut glissant dans l'ombre. C'étaient des morts qui sortant de leurs sépulcres ouverts, montaient vers la ville et y semaient la terreur.

Au sommet du Calvaire, la Croix du Sauveur apparaissait dans la pourpre des éclairs.

Saisis d'épouvante, les curieux qui s'étaient attardés pour jouir jusqu'au bout du spectacle, s'enfuyaient en se frappant la poitrine.

Cet homme était juste et vraiment Fils de Dieu, s'écria le Centurion. Oui, cet homme était Juste ! C'était bien le Fils de Dieu, répondirent ceux qui l'entouraient.

Les saintes femmes qui jusque là s'étaient tenu à l'écart, immobiles et attentives, s'approchent de la Croix

pour contempler le visage de leur Maître adoré. Marie-Madeleine, le corps prostré par la douleur, couvre les pieds du Christ de ses larmes et de ses baisers. Marie, mère de Jacques et de Joseph, Salomé, et beaucoup d'autres s'empres- sent autour de la Mère de Jésus.

Bientôt arriva au Calvaire, un membre du Sanhédrin, homme riche et bon, Joseph d'Arimathie. Il était accompagné de Nicodème. Tous deux étaient des disciples cachés de Jésus, et dans la mort, ils n'oubliaient pas leur Maître. Ils venaient donner au corps du Christ, une sépulture honorable. Pilate, malgré la loi Juive, leur en avait donné l'autorisation.

Après avoir détaché le corps de la Croix, et l'avoir, suivant une tradition, remis à Marie, ils le purifièrent et l'embaumèrent.

Il fallait se hâter. Déjà le soleil qui avait reparu, disparaissait derrière les collines lointaines. Le grand sabbat allait commencer.

Les deux disciples soulevèrent avec respect le corps très saint de Jésus. Ils l'emportèrent à travers les allées ombragées de lauriers-roses aux senteurs pénétrantes, jusqu'à un sépulcre neuf, propriété de Joseph d'Arimathie. Ils jetèrent un dernier regard sur celui qu'ils aimaient, et le déposèrent dans la chambre funéraire taillée dans le roc vif.

Les ombres du soir envahissaient rapidement le jardin. Tout était calme et plein de mélancolie. Le vent pleurait doucement à travers la feuillée.

Silencieux, la Mère de Jésus et les disciples regagnèrent Jérusalem à la hâte. La ville, plongée encore dans la terreur, apparaissait toute blanche sous les premières clartés de la lune de Pâques.

FR. A. VUILLERMET, O. P.

LE CHRIST D'AVIGNON - 1659



Au musée d'Avignon, on admire, à bon droit, un Crucifix d'ivoire, dû au ciseau de Jean Guillermin. Il appartenait autrefois à la Confrérie des Pénitents noirs. C'est un des plus beaux Christs que nous aie légué le XVIIe siècle.

“Sa figure, dit M. A Rastoul, d'une beauté ravissante, représente deux aspects, sans que l'ensemble de la physionomie soit détruit. Du côté droit, les traits souffrent, la pupille

de l'œil est fortement contractée; une ride profonde, empreinte au-dessus du sourcil, trahit la nature de l'homme. Faites un pas; regardez la partie gauche de la face; plus de douleur; rien de terrestre; le Dieu se révèle.”

Nos vignettes représentent ces deux aspects, les seuls véritables. Le Christ sur la Croix est vraiment l'homme des douleurs. Mais c'est aussi un Dieu. *Souffrance* et *majesté* tels sont les traits caractéristiques de Jésus en Croix.



BIOGRAPHIE CANADIENNE

La Mère Marie de Saint-Joseph (Ursuline)

(Fin)

Le monastère a trois étages et long de quatre-vingt douze pieds passait pour la plus belle maison du pays. Mais il était bien loin d'être terminé : les planchers de haut n'étaient pas faits. On avait simplement posé des madriers bruts sur les poutres. Et pas de poêles, seulement des cheminées.

Malgré les grands feux qu'on y faisait, les religieuses pensèrent mourir de froid pendant le premier hiver et la Mère Saint-Joseph si délicate contracta de graves maladies.

Ses parents n'avaient point tardé à regretter leur héroïque sacrifice. Ce qu'on leur rapportait de la situation de la Nouvelle-France et de la cruauté des indigènes les épouvantait. Ils mirent tout en œuvre pour décider leur fille à repasser en France, mais la souffrance continuelle n'avait point refroidi son ardeur, toutes les instances, toutes les supplications la trouvèrent inébranlable. "Quand je devrais vivre toute ma vie de la sagamité des sauvages, je ne ferai pas un coup si lâche," disait-elle.

L'évêque de La Rochelle, son oncle maternel, avait résolu de la rappeler quand même, mais ses lettres le touchèrent tellement qu'il la laissa libre.

"Elle désirait avec une sainte passion l'affermissement de la colonie et il lui semblait qu'elle portait dans son cœur tous les Français et tous les sauvages. Elle ressentait leurs biens et leurs maux plus que tout ce qui l'eût pu toucher en ce monde. Rien ne lui était plus sensible que d'entendre dire que le pays était menacé de quelque désastre qui tendait à sa ruine (1)."

Alors elle s'offrait à Notre-Seigneur pour souffrir et se consumait à ses pieds pour le forcer à faire grâce.

(1) Lettres de Marie de l'Incarnation

La ruine de la nation huronne lui fit verser des larmes amères. Elle accueillait avec une compassion qui ne se peut dire, ceux de ces infortunés qui étaient venus se réfugier à Québec et c'était une chose ravissante, dit Marie de l'Incarnation, de la voir entourée de quarante à cinquante sauvages, tant hommes que femmes et filles, qui l'écoutaient avec une avidité incroyable.

Malgré ses continuelles souffrances, elle gardait rarement le lit. Son courage et sa ferveur lui faisaient trouver la force de dévorer les douleurs de la maladie et les peines du travail. Elle abhorrait l'infirmerie comme un lieu contraire à la mortification. "J'ai une maladie mortelle dont je ne guérirai pas, disait-elle aimablement, quand on la voulait mettre au repos. Ne vaut-il pas mieux mourir un peu plus tôt et servir Dieu fidèlement?"

Notre-Seigneur, si bon envers ceux qui l'offensent, pouvait-il ne pas reconnaître par des faveurs extraordinaires l'amour héroïque de cette âme admirablement pure et généreuse? Si vous saviez quelle a été son intimité avec Jésus-Christ vous pleureriez de joie, écrivait Marie de l'Incarnation à l'une de ses sœurs. Cette intimité avec l'amour même dépasse infiniment en douceur toutes les intimités humaines et Marie de la Troche avait joyeusement supporté les séparations irrévocables, l'exil, les accablants travaux, les misères de toutes sortes. Mais il est bien rare qu'à ses bien-aimés Notre-Seigneur ne fasse pas porter tout le poids de la croix.

Cinq ans avant sa mort, un jour qu'elle était en oraison, elle fut ravie en esprit et son âme lui fut montrée sous la figure d'un château d'une admirable beauté qui n'avait d'autre couverture que le ciel. Tout rayonnant de gloire, Notre-Seigneur se tenait à l'entrée. "Ma fille, lui dit-il, garde le dehors, moi je garde le dedans." Il lui tendit les bras, mais un crêpe qu'il abaissa les sépara et il lui dit qu'elle ne vivrait plus que de foi et de souffrances.

En effet, la lumière et la joie intérieures lui furent retirées, la maladie qui la minait depuis longtemps s'aggrava et des complications aussi étranges que douloureuses survinrent. Sa vie devint un vrai martyre. Elle n'en continua pas moins à suivre sa règle, se levant presque toujours dès quatre heures du matin, même par les grands froids.

L'incendie de la nuit du 30 décembre 1650 ajouta encore beaucoup à ses épreuves. Par une sorte de miracle, personne ne périt dans les flammes, mais rien ne fut sauvé et les Ursulines se trouvèrent en plein pays sauvage, sans meubles, sans vivres, sans vêtements.

La Mère de l'Incarnation avait lancé par une fenêtre des habits et divers objets, tout brûla excepté un matelas et des couvertures qui servirent à protéger la Mère Saint-Joseph contre le froid. Le courage de la chère malade ne se démentit pas pendant cette nuit terrible et toutes ces femmes gardèrent un calme héroïque. Mais les personnes, accourues au feu, fondaient en larmes en voyant leur dénûment, les flammes rendant la nuit claire comme le jour. Il y avait de quoi s'émouvoir, car Madame de la Peltrie en légère tunique était pieds nus dans la neige et les religieuses n'étaient pas plus chaudement vêtues. A l'exception de trois qui s'étaient couchées chaussées pour mieux résister au froid, toutes étaient pieds nus.

Il y eut à Québec un admirable élan de charité. Les plus pauvres voulurent donner.

Les Hurons tinrent conseil à l'occasion de ce malheur. Ils vinrent en corps présenter leurs condoléances et offrir aux Ursulines deux colliers de porcelaine de douze cents grains chacun.

“Saintes filles, dit celui qui était chargé de la harangue, vous voilà réduites à la même misère que vos pauvres Hurons pour qui vous avez eu une compassion si tendre. Vous voilà sans patrie, sans maison, sans provision et sans secours sinon du ciel que jamais vous ne perdrez de vue. Si nous avons affaire à des personnes semblables à nous, la coutume de notre pays eût été de vous faire un présent pour essuyer vos larmes et un autre pour affermir votre courage. Mais nous avons bien vu que votre courage n'a pas été abattu sous les ruines de cette maison et pas un de nous n'a vu même une demi-larme dans vos yeux pour pleurer sur vous.”

La petite maison de Madame de la Peltrie, à cent pas du monastère, n'avait pas été détruite par le feu. Trois semaines après le désastre, les Ursulines s'y réfugièrent. C'est là que la Mère Saint-Joseph allait passer les quinze derniers mois de sa vie et boire la lente et horrible lie de son calice de souffrances et de pauvreté.

La maison n'avait que trente pieds sur vingt. Un local si exigü ne permettant pas d'avoir des cellules, il fallut revenir aux expédients du couvent de la Basse-Ville. On cloua des planches le long des murs et les lits des religieuses s'alignèrent à double rang. Le reste de l'installation tut à l'avenant, mais les Ursulines ne tardèrent pas à reprendre leurs néophytes, et malgré la fièvre et les maux qui la dévoraient, la Mère Saint-Joseph continua de se dévouer à leur instruction.

C'est seulement le 2 février 1652 que, vaincue par la douleur, elle prit le lit. Ce lit fait d'un matelas placé sur deux planches, elle ne devait plus le quitter et la souffrance sous toutes ses formes allait y consommer son union avec le Crucifié,

“ Outre les douleurs et les fatigues de sa maladie, dit Marie de l'Incarnation, elle recevait de très grandes incommodités du lieu où nous étions logées. Il était fort petit — le bruit des sandales de bois sur un plancher de bois, les clameurs des enfants, les allées et venues de tout le monde, le bruit de la cuisine dont nous n'étions séparées que par de simples planches, l'odeur de l'anguille qui infectait tout, de sorte que durant la rigueur du froid, il fallait tenir les fenêtres ouvertes, pour purifier l'air ; la fumée de la cheminée qui était presque continuelle, enfin la cloche, le chant, la psalmodie lui causaient une incommodité incroyable et augmentaient étrangement son oppression.” Ajoutons qu'une sœur avait son lit au-dessus du sien et l'on conviendra qu'il y avait de quoi désespérer une malade.

Cette fille de grands seigneurs languit pourtant deux mois entiers sur sa tablette en face de la cheminée qui chauffait seule la maison et fumait horriblement et personne ne l'entendit jamais se plaindre.

Non seulement elle ne se plaignait pas, mais elle ne pouvait souffrir qu'on la plaignit. “ Je suis contente, disait-elle, de mourir pauvre, privée de toutes les douceurs que j'aurais eues en France.” Elle estimait que l'incendie du monastère avait été une grâce pour elle, puisque dans cette petite maison, elle pouvait de son lit assister à la messe.

Son âme restait plongée dans l'obscurité et la tristesse, mais elle la répandait toute aux pieds de son Sau-

veur qui ne lui donnait plus d'autre marque d'amour que la croix. Personne n'aurait pu se douter de ses épreuves intérieures ; jusqu'à la fin elle resta elle-même, c'est-à-dire charmante.

Rappelant les promesses de Jésus-Christ à ceux qui quitteraient tout pour l'amour de Lui, elle disait avec la grâce qui lui était naturelle : " Pour le centuple, je lui donnerai quittance lorsqu'il voudra, quant à la vie éternelle, je l'attends bientôt.

Elle ne se lassait point de remercier Dieu de l'avoir appelée à l'apostolat. Le souvenir de ses parents lui revenait souvent ; elle savait ce qu'ils avaient souffert de la séparation, et pour consoler ces cœurs dont elle connaissait la générosité, elle disait à ses sœurs :

" Écrivez-leur que je meurs heureuse — heureuse d'avoir abandonné le monde pour me faire religieuse — heureuse de les avoir quittés pour venir au Canada et d'avoir résisté à toutes leurs sollicitations pour me rappeler en France. Je vous en prie, faites-le leur savoir," ajoutait-elle avec une tendre insistance.

L'hydropisie s'était ajoutée à tous ses maux. Pour combattre la suffocation, les médecins lui firent aux jambes des incisions si profondes qu'on voyait jusqu'à la membrane de l'os. La corruption s'y mit aussitôt, lui causant d'atroces douleurs. Cela arriva pendant la semaine sainte, et " l'on crut, dit Marie de l'Incarnation, que Notre-Seigneur n'avait permis ces grandes plaies que pour faire compagnie à celles qu'il reçut sur la croix."

Ce doux Sauveur, se relâcha enfin de ses rigueurs mystérieuses. Trois jours avant la mort de la Mère Saint Joseph, il remplit son âme de tant de lumière, de tant de douceurs qu'il lui semblait être en paradis. C'est dans l'octave de Pâques, le soir du 4 avril 1652 qu'elle sortit de ce monde. Elle avait trente-six ans (1).

(1) Le corps déposé dans un double cercueil fut inhumé dans le jardin, faute de lieu convenable. Dix ans plus tard on le leva de terre pour le mettre dans le caveau, sous le chœur. Le second cercueil qui était de cèdre se trouva intact, mais, dit Marie de l'Incarnation, on eut la curiosité ou plutôt la dévotion de l'ouvrir, afin de voir dans quel état était le corps. Le cœur et le cerveau étaient parfaitement conservés, la chair s'était transformée en une pâte embaumée, d'une blancheur de lait, répandue sous les ossements, le long du cercueil. Mise sur un fer chaud ou sur des charbons ardents, cette pâte brûlait comme l'encens, en exhalant un parfum suave.

La Mère Saint-Joseph était si vénérée et si aimable qu'à la seule pensée de la perdre, toutes les religieuses étaient inconsolables. Mais comme elle expirait, il plut à Notre-Seigneur de leur donner une telle assurance de sa béatitude que leur douleur se trouva changée en joie — joie intense, souveraine qui pénétra et remplit tous les cœurs n'y laissant aucune place aux regrets. L'heure de la séparation fut ineffablement douce et une triomphante allégresse se répandit dans le pauvre petit monastère.

LAURE CONAN.

— o —

Le Comte Albert de Mun

ETUDE—(*Suite et fin*)



Si grand que soit le rôle de M. de Mun dans l'ordre politique, il semble pourtant, qu'il soit dominé par le rôle qu'il sut jouer dans l'ordre des questions sociales. Jamais il n'admit qu'un catholique patriote put se désintéresser du mouvement social qui emporte les peuples. Il prêchait à tous, (et nul, plus que lui n'avait le droit de prêcher cela) il prêchait aux jeunes surtout, le devoir d'entrer dans ce mouvement avec les idées de l'avenir.

“ Je crois, disait-il, qu'un nouvel ordre de choses se prépare parmi nous. A vous, chers amis, à vous qui arrivez avec la jeunesse, l'intelligence et l'audace, il appartiendra de conduire la société nouvelle dans les voies de l'Évangile, à la lumière des dogmes infaillibles de la foi. Préparons résolument les transformations sociales ; en avant vers l'avenir ! Vous êtes la jeunesse catholique, et vous n'êtes pas jeunes pour demeurer assis sur des tombeaux et pleurer sur des ruines. Assez de cœurs meurtris par les désastres passés seront là pour les gémissements et les larmes ! A vous de protéger les berceaux et de sauver l'avenir.”

Les transformations sociales qu'il invitait les jeunes à poursuivre, comment donc les concevait-il ? A mon sens, voici comment.

On peut dire de la Révolution qu'elle a été faite surtout par la bourgeoisie matérialiste et à son profit.

Elle promettait l'affranchissement et la liberté ; mais, laissant en bas la liberté avec la force du nombre elle ne lui donnait qu'une puissance passagère et inféconde, la tenant désarmée aux luttes du travail.

Enivrée par les grands mots de liberté ou d'égalité, exaltée par de folles promesses, la masse des travailleurs, —le quatrième état,—eut la sensation d'un brusque élargissement de vie. A cette sensation, se joignait bientôt une disposition amère et agressive contre ceux qui prétendaient détenir les avantages de la fortune. Puisque l'égalité avait été proclamée pour tous, et sur tous les points, pourquoi les uns demeureraient-ils inférieurs, par la fortune, aux autres ? pourquoi peineraient-ils, la sueur au front, tandis que d'autres jouissent, le sourire aux lèvres ?

M. de Mun ne condamne pas du haut d'une morgue aristocratique et dédaigneuse, ces revendications, pourtant outrées, du peuple. Un écho passait dans son âme, qui redisait la grande parole du Christ : "*Misereor super turbam* ; j'ai pitié de cette foule." Il devenait affamé et assoiffé de cette justice supérieure qui se consomme dans la charité, et, devant la misère des humbles, sevrés des joies que les fortunés connaissent, accablés de privations que les riches ignorent, une immense pitié montait dans son grand cœur ; pitié qui ne se limitait pas à un sentimentalisme stérile et larmoyant, mais qui entraînait à une tâche active et créait de réels devoirs. A ses yeux, il fallait "se dresser en face du socialisme, seul debout, au milieu des ruines du libéralisme bourgeois, et lui disputer l'âme du peuple, non pour le vain orgueil de le diriger, mais pour le conduire pacifiquement à un état social meilleur et plus juste, pour le sauver de la barbare qui lui préparait le collectivisme athée."

Et il se dressait fièrement, en face du socialisme auquel il reprochait, et ses principes irréguliers et ses tendances révolutionnaires. Et il lui disputait l'âme du peuple. Ce gentilhomme d'une authentique noblesse a passé la majeure partie de son existence à grouper des ouvriers dans des cercles catholiques, où ils devaient connaître la grande force de se sentir les coudes, se retremper dans

l'affirmation d'une foi commune, et prendre contact avec de généreux représentants des hautes classes qui venaient s'associer aux délassements des fils du peuple et échanger, avec eux, leurs idées et leurs opinions.

De plus, convaincu que l'association, supprimée par la Révolution française, devait être restaurée sur le modèle des corporations antiques, il créait partout des syndicats mixtes ayant à leur base la grande idée suivante : Former des délégations à la fois patronales et ouvrières, élues par tous les membres d'une même profession ; les charger de régler d'un commun accord, les conditions du travail ; leur confier des caisses corporatives qui permettraient d'établir des assurances ouvrières, sans recours à l'Etat ; enfin, et, par ces moyens, résoudre, dans un esprit de conciliation et d'équité les questions pendantes entre la rémunération équitable du travail et le nécessaire bénéfice du capital.

Pourtant, M. de Mun n'oubliait pas qu'au-dessus des intérêts spéciaux au métier subsistent et s'imposent les exigences de la justice sociale commune à toute l'industrie, et il réclamait l'intervention de l'Etat avec ses lois protectrices des travailleurs.

C'est ainsi, et en rétablissant la question sociale sur des fondements de justice et de liberté chrétiennes, qu'il mérita d'être salué tout dernièrement, à Montréal, par le savant économiste Leroy-Beaulieu, comme un précurseur de l'avenir en matière sociale, et comme l'un des plus grands sociologues qui aient honoré le XIXe siècle.

Il me reste à vous dire quelques mots des qualités mises par le Comte au service des grandes causes qu'il s'appliquait à faire triompher.

La première, c'est l'éloquence.

L'éloquence n'est qu'un art prestigieux, mais vain, une musique harmonieuse, mais stérile, si elle n'est pas l'âme mise au dehors, la conviction personnelle en marche vers l'esprit d'autrui où elle doit entrer et qu'elle doit conquérir. Or, ce qu'on sent passer dans la parole de M. de Mun, n'est-ce pas, pour transfigurer et animer la phrase, l'ardeur d'une conviction profonde ? et n'est-ce pas le souffle et le frisson d'une âme vivante ?

Relisez ses discours, et, tout privés qu'ils soient de ce

qu'y ajoutaient et la voix vibrante, et le geste dominateur, et l'éclair du regard, vous sentirez s'élever du sépulcre des pages où elle est comme enfouie une émotion intense qui vous envahira.

L'âme intérieure qui caractérise l'éloquence du Comte, un langage qui n'est jamais indigne d'elle est toujours là pour la traduire, et l'on se demande ce qu'il faut le plus admirer en son style, ou de la richesse de sa forme, ou de sa pureté. En tous cas, on ne peut pas ne pas remarquer l'allure guerrière, combative et conquérante de sa phrase, chargée presque toujours de métaphores empruntées à la vie des camps, et où, souvent, passent comme les sonorités éclatantes de fanfares qui sonneraient la charge. A son évocation, l'armée des mots se lève, docile, et si, en maintes rencontres, elle semble se plaire à l'offensive, elle n'en demeure pas moins toujours prête à la vive riposte ; toujours prête à parer les coups, ou à les faire retomber sur ceux qui les assénaient, toujours prête à changer en soudains triomphes les plus éminentes défaites. Aussi n'est-il pas étonnant que le Président de la Chambre, d'opinion pourtant radicale, eut su un jour, faire taire les interrupteurs par ces seuls mots : " Messieurs, respectez au moins le talent."

A cette qualité brillante qui est l'éloquence, M. de Mun joignait ces vertus moins voyantes qui sont le courage et le dévouement.

Du courage ! croyez-vous qu'il ne lui en fallut pas pour affronter, en faisant acte de catholique, les terribles répliques d'orateurs comme Gambetta, Jules Ferry ou Jean Jaurès ? pour faire face aux clameurs railleuses d'une majorité souvent hostile à ses idées ! Croyez-vous qu'il ne lui en fallut pas, lorsqu'il appelait de ses vœux les réformes sociales, pour supporter les amères critiques de nombreux conservateurs et de nombreux catholiques qui osaient le traiter de socialiste et dont plusieurs étaient ses amis ? Croyez-vous qu'il ne lui en fallut pas enfin, et surtout pour étouffer les convictions royalistes auxquelles il avait si longtemps et si fermement adhéré, pour obéir, en se ralliant à une parole venue de Rome, et pour y obéir en sentant qu'il se séparait, par cet acte, d'une foule d'anciens compagnons d'armes ?

Ah ! Messieurs, je laisse le soin à d'autres de discu-

ter si, pour la France actuelle, il faut préférer à la royauté la démocratie, ou à la démocratie la royauté ; moi, je ne puis que m'incliner avec admiration devant le sacrifice héroïque d'une conscience qui, pour rester soumise à la voix du Pape, en qui elle croit saisir l'écho de la voix de Dieu, sait immoler et fouler aux pieds son cœur.

Celui que nous pouvons bien appeler maintenant notre héros avait fait preuve d'un courage assez grand pour se donner le droit de dire un jour : " J'ai connu que " le sacrifice était une fête, même quand il fait couler le " sang par les blessures du cœur."

Mais ce courage, où donc le Comte le puisait-il ? Sans doute, dans une foi indomptable et ardente ; mais aussi dans un persistant espoir en l'avenir de sa nation. Loin de se laisser abattre par le spectacle des tristesses actuelles, il voyait dans notre époque " le temps marqué par Dieu pour faire encore une fois, récompense suprême de sa vaillance et de sa foi, de la petite armée des Francs baptisés, la missionnaire de son œuvre et la fondatrice d'un ordre nouveau. Il espérait en garder au cœur l'invincible espérance,

In spem contra spem ! telle est la formule divine qui me paraît avoir incessamment soutenu son inlassable énergie patriotique. *In spem contra spem !* Je serais bienheureux si ces paroles devenaient au sujet de la France, votre devise. Puisque le vieux pays peut encore former des hommes comme Monsieur de Mun (et s'il est l'un des plus grands, il n'est pas le seul) pourquoi désespérer ?

Laissez-moi, à ce propos, vous reproduire un récit que je lisais récemment. En septembre dernier, douze cents jeunes gens, venus de France, étaient massés aux pieds du Saint-Père. Leurs soixante drapeaux s'inclinaient, sous le balcon d'où le Pape bénissait solennellement la foule. Soudain, de nombreux vivats retentissent. Le drapeau tricolore de l'association catholique de la jeunesse française s'est approché du Saint Père qui, s'abritant de ses plis, baise à plusieurs reprises les trois couleurs de France. Ce geste est à lui seul d'une éloquence assez significative pour ranimer et consacrer nos espoirs : Pie X l'avait pourtant souligné d'avance par ces mots : *Rassurez-vous, messieurs, Dieu sauvera la France !*

Rassurez-vous, Dieu sauvera la France. C'est sous l'impression de cette parole auguste que je voudrais vous laisser, en saluant une dernière fois, dans la personne du Comte de Mun, la *Vieille Ame française*.

FR. H. SCHMITT, O. P.

— O —

Le Culte de Saint Vincent Ferrer

A Adamsville



Adamsville est une jeune et florissante paroisse située sur la rive gauche de l'Yamaska, non loin de la montagne de Brome.

Son territoire gracieusement ondulé rappelle beaucoup la Suisse, le pays favori des touristes européens.

On était en automne quand la Providence me conduisit dans ce petit coin des Cantons de l'Est.

Du monticule rocailleux qui sert d'assise à l'église et au presbytère le spectacle était ravissant.

Une brume légère amollissait les con-

tours des choses. Ça et là des toits de fermes se dessinaient à travers les cimes des feuillages. Quelle variété de tons, dans ces feuilles qui, une à une tombaient tremblantes des érables superbes, dans l'air pâle, et formaient à mes pieds des tapis bruissants de copeaux d'or et de rouille. Il y avait de la langueur dans le silence et de la mélancolie dans le rayonnement du jour. C'était vraiment l'automne dans son austère et divine beauté.

Mais mon intention, en écrivant ces pages, n'est pas de faire part à mes lecteurs de mes impressions de voyage, ma plume s'égaré. Il faut la ramener à un sujet plus sérieux : le culte de *Saint Vincent Ferrier*, dont l'Eglise catholique et l'Ordre des Frères-Prêcheurs fêtent la mémoire précisément le 5 du mois d'avril.

Comment Saint Vincent a-t-il été choisi pour patron d'Adamsville ? Et de quel culte l'honore-t-on dans cette paroisse ? Il y a environ une centaine d'années que ce coin de terre canadienne a été ouvert à la colonisation. Des anglais, des irlandais et des écossais venant pour la plupart des Etats-Unis en furent les premiers habitants.

Jusqu'en 1873, des prêtres missionnaires venant des paroisses voisines apportaient de temps à autre les secours de la religion aux quelques catholiques qui vivaient au milieu de cette population, en grande majorité protestante.

Le nombre des catholiques augmentant, l'autorité diocésaine résolut d'établir dans cet endroit une paroisse, qui comprendraient plusieurs villages, Brigham, Farnham-Est et Farnham-Centre,

Monseigneur Charles Larocque était alors évêque de St-Hyacinthe, diocèse d'où dépendait Adamsville, et c'est lui qui érigea canoniquement cette paroisse, le 20 septembre 1873.

Sur ces entrefaites, plusieurs dominicains français, pour répondre aux vœux souvent réitérés de l'évêque et du clergé, venaient établir une maison de leur ordre à St-Hyacinthe, la première au Canada.

Très probablement en souvenir de cet événement et pour montrer toute sa sympathie pour les nouveaux venus, Mgr Larocque donna comme patron à la paroisse qu'il érigeait alors, un des plus illustres saints de l'ordre de Saint-Dominique, saint Vincent Ferrier, l'apôtre du jugement dernier, un des plus grands faiseurs de miracles qui ait paru dans la suite des siècles.

Tant de saints sollicitent la dévotion des fidèles, qu'il arrive très souvent aujourd'hui que les paroissiens ne connaissent plus leur patron que de nom.

C'est un peu ce qui arriva à Adamsville. Saint Vincent resta longtemps un inconnu dans son propre domaine. Comment prier un saint qu'on ne connaît pas.

On était en 1903. Comprenant ce qu'il y avait d'anormal dans cet état de choses, le curé actuel, le Rév. M. J. B. Allaire, nouvellement installé dans la paroisse, essaya, le jour de la fête du saint, de faire connaître à ses fidèles quel incomparable protecteur ils avaient au ciel, comment, lui qui avait été si puissant sur la terre, devait l'être encore aujourd'hui, et comment eux fidèles d'Adamsville avaient un droit tout spécial à sa protection.

La dévotion était implantée. Dans les affaires difficiles, le curé incitait ses paroissiens à recourir à leur saint, et plusieurs faveurs ayant été obtenues, la confiance de tous s'accrut. Prier saint Vincent devint une chose fort connue. On récitait des prières en son honneur, on chantait des cantiques composés à Adamsville même, par deux poètes qui seraient bien surpris si on publiait leurs noms. Au commencement de chaque mois, on fait dans l'Eglise une neuvaine en l'honneur du Saint. Durant le mois d'avril, consacré d'une manière toute spéciale à saint Vincent, chaque jour ont lieu des prières publiques. Nombreuses sont les messes chantées en son honneur, demandées par des paroissiens pour obtenir une grâce ou le remercier d'une faveur obtenue.

Je ne terminerai pas ces quelques notes, sans raconter l'histoire assez curieuse de la statue de saint Vincent qui orne l'église.

L'hiver de 1904, chacun le sait, surtout ceux qui faisaient connaissance pour la première fois avec les doux hivers canadiens, avait été exceptionnellement rigoureux. Le printemps arrivait comme de coutume, mais les sucres eux ne venaient pas. Les chaudières étaient prêtes. Le précieux liquide qui dut si fort étonner nos pères, oubliait de couler. C'était partout la désolation. Adieu les petits profits et surtout les friandises. Il semblait qu'une affreuse calamité allait s'abattre sur tout le pays. Etre canadien et ne pas manger de sucre d'érable pendant toute une année !

Que faire ? Attendre. Mais le temps avançait. Alors se souvenant de saint Vincent, et on se souvient toujours des saints quand on en a besoin, les paroissiens lui promettent la centième partie de toute la récolte.

La brise, ce jour là, soufflait aigre et rude. Le soleil encore bien timide, semblait honteux de se montrer. Si

saint Vincent fait couler les érabes, c'est qu'il est malin, disent les bonnes gens en leur naïf langage. Mis au défi, le bon saint a tenu à prouver sa puissance, il faut le croire, puisque dès l'après-midi les chaudières se remplirent tellement, qu'il fallut faire plusieurs tournées.

La récolte fut magnifique. Le pourcentage, scrupuleusement apporté à saint Vincent, servit à lui acheter une magnifique statue. Grande de cinq pieds et demi, elle est placée au-dessus du maître-autel, où elle produit le plus bel effet.

C'est au mois d'août qu'eut lieu la bénédiction solennelle. A cette occasion on fit grande fête. Rien ne fut épargné pour exciter encore davantage la dévotion des fidèles. Monsieur l'Abbé Benoit, du collège de Saint-Hyacinthe, dont les paroles pleines d'onction et de piété prouvaient qu'il aimait lui aussi ce saint, sut augmenter la confiance des paroissiens envers leur patron et contribua pour une large part à l'extension de son culte.

Puisse le grand apôtre dominicain, bénir cette religieuse paroisse et répandre sur toute cette partie du Canada des grâces abondantes de vie vraiment religieuse et chrétienne. Puisse-t-il, lui qui fut un si grand conquérant d'âmes, la conquérir au Christ.

— o —

La Mission de la Jeunesse Contemporaine

II.—L'ÉDUCATION DE LA VOLONTÉ—(2ème article.)

Nécessité pour la lutte contre les Passions.



ES passions, d'après saint Thomas, (1) sont des mouvements qui se produisent dans la région des instincts et des appétits, mouvements provoqués par les vives images du bien ou du mal.

La passion nous apparaît généralement comme notre plus grand ennemi. Nous avons eu si souvent à gémir de ses méfaits. Considérée dans sa nature, la passion n'est ni bonne ni mau-

(1) Ia IIæ q. 24 art. 2 et 4.

vaïse. Elle devient bonne ou mauvaise selon que son objet est conforme ou contraire à la raison.

Quand Dieu créa l'homme, il y mit les passions. Alors elles étaient soumises et pures. L'homme régnait en maître sur elles. Entre ses mains, elles étaient et ne pouvaient être qu'un merveilleux instrument de perfection.

L'ère de la révolte et de la corruption commence au jour où suivant l'énergique expression de Bossuet, *le péché ayant mêlé partout du sien*, l'ordre fut troublé.

Héritant par la génération d'une nature déchue, nous en subissons la triste servitude. Les passions aveugles ayant secoué le joug de la raison, se précipitent vers leur objet. Elles veulent jouir, et réclament à grands cris leur pâture. Cette servitude pèse plus lourdement sur nous qui portons le poids des fautes de nombreuses générations. La fièvre des passions qui a dévoré le sang de nos ancêtres dévore le nôtre. Mais ne rejetons pas toute l'accusation sur ceux qui nous ont précédés. Notre part de responsabilité individuelle est large. Nos fautes personnelles n'ont-elles pas élargi la plaie profonde dont souffrait notre pauvre nature ? Chaque fois que notre main débile a lâché la bride qui tenait nos passions en laisse, n'avons-nous pas constaté qu'elles devenaient plus exigeantes, et leur dérèglement plus incurable ?

Tous, à des degrés divers, nous sentons s'agiter en nous ces humiliantes énergies que le langage chrétien appelle la concupiscence. Les saints eux-mêmes les ont connues.

La jeunesse est le temps où les passions et tout particulièrement le plaisir ont le plus d'impétuosité. Elles se présentent à nous dans toute leur brutalité. Tout court à les favoriser, et par suite à augmenter les difficultés que nous avons à tenir sous le joug nos instincts frémissants. Un sang plus généreux circule dans nos veines ; notre profonde inexpérience des hommes et des choses ; notre vie dans un monde livré à l'âpre joie de vivre, à toutes les ivresses et dont l'unique souci tend à multiplier les sources de corruption. La jeunesse, dit-il, est l'âge des heureuses folies, venez amis, enivrez-vous à cette coupe dont vos lèvres se retireront trop tôt. Couronnons-nous de roses avant que les roses ne se fanent ; qu'il n'y ait pas

un champ de fleur que nos pieds n'écrasent. Ajoutez à tout cela, les sollicitations sans nombre de l'ennemi du bien qui s'attaque surtout aux principes, à ces germes de vertus dont dépend toute une vie. Les jeunes pousses sont plus facilement entamées par le ver que le cœur robuste des vieux chênes.

C'est l'époque de la crise. "Tout est crise en tout temps, pour toute chose. En chaque point de son cours, la vie peut s'arrêter ou s'élançer. Cependant il est des époques principales de la vie de chacun de nous.

Chaque homme, à l'entrée de sa vie personnelle et virile, traverse une crise morale qui, d'ordinaire, décide de la direction de sa vie toute entière. Il y a là un fait tellement général qu'il fait partie, pour ainsi dire, de l'histoire naturelle de l'homme.

J'interroge la physiologie, et je trouve scientifiquement décrit ce grand fait de l'expérience antique, savoir qu'à l'entrée de la vie virile, à l'époque de la grande transformation organique qui développe le corps entier, l'homme hésite entre les deux chemins offerts au choix d'Hercule ; celui de la vertu et celui de la volupté ; ces deux chemins que l'Évangile appelle la voie étroite et la voie large (1)."

Regardez la plupart des jeunes gens de nos jours. Eux qui pouvaient être si grands, si admirablement beaux, si pleins de promesses et d'espérances pour ceux qui attendaient en eux l'efflorescence des dons de Dieu. Les voilà ! Ils se traînent languissants dans la vulgarité et le terre à terre, sans idéal ni enthousiasme, incapables de se dévouer aux saintes entreprises de l'apostolat. Si vous voulez la raison de cet engourdissement, de cet effondrement de toutes les facultés, de cette vie misérable et sans honneur, descendez au fond de leurs âmes et vous constaterez qu'ils ont gaspillé les forces que la main du Créateur y avait libéralement déposées. Ne comptez plus sur eux. Ce sont des inutiles, qui à la première occasion seront des malfaisants.

Ces bravaches d'immoralité deviendront facilement des bravaches d'impiété. Ceux qui se livrent au plaisir, abandonnent souvent la foi de leur enfance. La foi condamne le vice, le vice se venge en condamnant la foi. Fait

(1) P. Gratry. Crise de la foi.

assez digne de remarque, l'orage du doute coïncide presque toujours avec l'orage des passions. Et supposez même, ce qui arrive, que le jeune homme conserve sa foi intacte, quel piètre chrétien il fait ! Combien il est loin de l'idéal divin qu'il doit réaliser en lui ! Loin de renverser les obstacles qui s'opposent à cette réalisation, il en accumule sans cesse de nouveaux.

Les jeunes gens qui s'abandonnent ainsi à la fougue des passions sont-ils nombreux ? Hélas ! oui. " La plupart des hommes, à l'entrée de la vie, dès le commencement de la crise principale, roulent dans les sens et dans la matière, et ne comptent plus comme forces morales, intelligentes et libres. On dit que, sur la face du globe, un tiers des hommes venus au jour, avant la fin de la première année, sont rentrés dans le sein de la terre. La mortalité sur les âmes est bien plus grande. Quand vient la crise, il n'en est pas un tiers qui choisisse la vie. Au premier choc des tentations, la plupart s'affaissent et s'éteignent ; de cette masse librement rendue à la terre, il ne sortira plus ni lumière, ni force utile pour l'œuvre du genre humain (1)."

Quelle est la cause de ce désastre ? Beaucoup la cherchent dans la faiblesse du tempérament, dans une sorte de nécessité physique, d'autres dans des emportements qui ressemblent à de la folie. C'était plus fort que moi ; je n'ai pas pu faire autrement, voilà ce que disent d'ordinaire pour s'excuser ceux qui ont cédé à la fureur de la passion.

Sans méconnaître ce qu'il peut y avoir de réel dans le peu de résistance de certaines natures plus portées que d'autres à subir les entraînements passionnels, par suite de tares héréditaires, de fautes personnelles, de débilité physique ou morale, ne doit-on pas admettre que la *grande cause se trouve dans le manque de volonté des hommes de notre génération*. Ceux qui se lamentent de subir la tyrannie du mal, ont-ils, suivant que le demande saint Paul, " résisté jusqu'au sang ? " Oh non ! ils n'ont même pas tenté de faire un effort pour secouer le poids des chaînes qui les rivent à la terre. Et si parfois, ils ont voulu se dresser debout dans l'attitude d'un soldat prêt à la lutte, ils ont manqué de courage dès que la mêlée a été engagée et que le combat est devenu plus rude. Fils d'un siècle

(1) P. Gratry *ibid.* pag. 35.

qui s'enorgueillit de sa force et de sa liberté, nous manquons de ce qui fait l'homme, la force morale, et nous avons tout ce qu'il faut pour devenir des esclaves. Il serait nécessaire d'articuler une bonne fois dans sa vie, ce mot éminemment français et chrétien, *je veux*. Nous avons peur de le dire. Il nous brûle les lèvres. Derrière lui nous apparaît tout un cortège d'efforts et de mortifications, et nous nous prenons à trembler, lâches que nous sommes.

Il faut de la volonté pour lutter contre les passions. Mais quelle est son action ? Mon intention dans cet article, n'est pas de faire la théorie psychologique et philosophique des passions ; j'aurai d'ailleurs l'occasion d'y revenir quand je traiterai de la question de l'éducation des passions. Mon but ici est beaucoup plus simple, c'est d'arriver à cette conclusion : la volonté étant toute puissante pour lutter contre les instincts mauvais de notre nature, il est de toute nécessité de la développer en nous.

Dans la lutte contre les passions, il est de bonne tactique d'observer les lois de la guerre. Le premier soin d'une armée en campagne est de veiller à ne pas se laisser surprendre par l'ennemi. Les passions révoltées, voilà notre ennemi ! Il faut donc exercer à leur endroit une étroite vigilance. *Quel est ici le rôle de la volonté ?*

Les choses extérieures ne peuvent avoir aucune action directe sur la volonté qui est une puissance immatérielle, dans sa structure et dans ses actes ; mais elles peuvent agir sur elle indirectement par l'intermédiaire de l'intelligence qui lui fournit l'objet de ses affections. Les passions présentent les choses à l'intelligence sous des couleurs si vives et si séduisantes que ce qu'elles peuvent avoir de défectueux, disparaît. Elles lui apparaissent comme le bien absolu. L'intelligence présente alors ces objets à la volonté qui avec violence se précipite sur eux. L'œuvre de la passion est consommée. L'intelligence a été trompée ; la volonté humaine trompée à son tour, a sombré.

Dans le calme, mon intelligence verra très bien la misère et la pauvreté des objets, elle mesurera toutes les conséquences désastreuses d'une action, et alors ma

volonté refusera de les poursuivre. Mais dans l'empor-
tement occasionné par le contact des choses, mon intelli-
gence, enténébrée par la lourde atmosphère qui monte des
sens, ne les voit plus dans toute leur vérité ; elle les juge
mal et ainsi induit ma volonté en erreur.

*Il faut donc écarter de notre vie tout ce qui peut faire
perdre la tête et sombrer la volonté ; et cela en exerçant
sur nos sens une grande vigilance. Je sais par exemple
qu'à la vue de tel objet, la passion s'éveille en moi frémis-
sante et terrible, et qu'alors j'ai de la difficulté à me maî-
triser. Je peux volontairement dire à mes yeux de se fer-
mer, commander à mes jambes de me conduire dans un
autre lieu. Et si je suis obligé d'en subir la présence, je
puis porter mon attention ailleurs. C'est aussi un fait,
que lorsque l'homme se trouve dans tel état physique, par
exemple, après un banquet trop substantiel, au milieu des
énervements et des séductions d'une soirée mondaine, les
passions sont plus violemment excitées et partant qu'il est
plus difficile de les contrôler. Mais rien ne m'oblige à me
jeter de gaieté de cœur dans les hasards d'aventures d'où
tant d'autres sont revenus tout meurtris et tout ensan-
glantés !*

*Cette vigilance doit être de tous les instants. Jamais,
au moins humainement parlant, nous ne sommes à l'abri
des révoltes des passions. Elles peuvent être enchaînées,
elles ne sont point déracinées ni anéanties. Sans une
volonté capable d'efforts continus, personne n'est sûr de
sa moralité. Un philosophe disait un jour, en un pitto-
resque langage : Le chrétien parfait est un "ange, qui,
monté sur une bête domptée, doit toujours veiller à ce que
cette bête ne se souvienne pas de sa sauvagerie primitive."*

Mais quelquefois, sans que rien apparemment ne les
fasse prévoir, les passions s'éveillent tout à coup et livrent
un formidable assaut à nos facultés, Une angoisse terri-
ble nous étreint au cœur. Le sang circule avec violence
dans nos veines. Tout notre être en est ébranlé. Allons-
nous consentir aux sollicitations du mal ? Si nous le vou-
lons, oui. La chose est facile. Le mal ne coûte rien.
Pour le commettre, il suffit de se laisser aller. Mais nous
pouvons aussi opposer à la passion une double barrière. Il

est au pouvoir de notre volonté d'en arrêter l'explosion au dehors. Je puis arrêter ma main déjà levée pour frapper, mes lèvres déjà ouvertes pour injurier. De plus, et surtout, *je puis opposer aux impérieuses sollicitations un non indomptable et victorieux.* Et rien, si je sais le vouloir énergiquement, ne peut avoir raison de ma résistance, ni la violence des appétits, ni la durée de l'assaut. Toujours, même aux heures où la bataille est la plus acharnée, ma volonté reste maîtresse d'elle-même.

Ce n'est qu'un acte de résistance, me direz-vous, un refus ? C'est vrai. " Mais ce refus est puissant, parce qu'il exerce la volonté, l'assouplit, la fortifie, l'habitue enfin au commandement, qui est l'empire. Les sens, à leur tour, subissent l'action d'une résistance qui se produit. De même que les passions y creusent des traces vivantes dont l'impression sur l'âme la provoque au mal et l'affaiblit, la volonté y grave aussi ses ordres. Elle y met la marque de sa souveraineté, et, quand elle y repasse de nouveau, son chemin est moins dur, parce que l'obstacle est moins fort. Ce progrès senti encourage l'âme. Elle est avertie que le terrain se déblaie, que l'imagination s'épure, que le cerveau, centre de toutes les sensations et de tous les mouvements, gagne en solidité et se prête plus docilement aux fonctions calmes de la pensée (1)."

* *
*

Il est des cas où la simple défensive est une défaite, et où *l'offensive est une condition essentielle du triomphe.* Une armée qui se contente de résister perd la moitié de ses forces. Ses ressources vives qui, dans une attaque vigoureuse se trouveraient en quelque sorte décuplées par les excitations mêmes de la lutte, s'énervent et s'affaiblissent sous les coups répétés de petits assauts. Cette tactique est la seule qui convienne dans la lutte contre les passions. Elles ne capituleront que devant des habitudes agressives qui donnent de perpétuels démentis à leurs exigences. " La volonté doit donc, dit le P. Lacordaire, dans ses admirables conférences de Toulouse, quand la passion lui demande un acte d'avarice, répondre par un acte de munificence ; quand elle lui demande une satisfaction d'orgueil,

(1) P. Lacordaire. Conférences de Toulouse, 3ième.

lui opposer une leçon de modestie, c'est la résistance. Mais vous apercevez un pauvre, votre cœur s'émeut, la tentation d'une bonne œuvre succède à celle d'une mauvaise action, votre bourse s'ouvre et vous versez dans le sein fraternel de l'infortune l'argent destiné à une coupable distraction. C'est plus que de la résistance, c'est le mouvement à l'opposé de la faute, la révolte tout entière contre l'égoïsme du mal. Or il n'y a que le bien qui soit assez fort pour vaincre le mal."

La volonté s'est rendu maître des puissances inférieures. Elle les tient enchaînées. Je dis enchaînées, car, quoi que nous fassions, nous ne détruirons jamais en nous ces mouvements des passions. Nous avons un tempérament, il n'est pas en notre pouvoir d'en assumer un autre. Vouloir le contraire, c'est une puérilité, c'est désirer l'impossible, c'est se priver de forces, dont nous pouvons avec le travail de la volonté nous servir pour notre perfectionnement moral. Nous possédons en elles un puissant levier pour écarter les difficultés que nous rencontrons sur les chemins du bien, un stimulant qui excitera les forces de nos âmes, chaque fois qu'il s'agira d'accomplir une bonne action et d'en exécuter une plus parfaite, demandant plus d'énergie et plus de décision (1)." Imitons l'art de la nature qui ne détruit rien, mais qui transforme et dirige tout. Laissez mugir la passion, élevez contre elle le mur de granit d'une volonté énergique, et l'impétuosité de la passion deviendra une force, ses mugissements eux-mêmes une harmonie (2)."

Regardez tous les hommes dont s'honore l'humanité et qui ont laissé des traces profondes de leur passage sur la terre, c'étaient des natures passionnées. Ce fut là précisément la raison pour laquelle ils se sont élevés au dessus du niveau ordinaire de la grandeur humaine. Sans passions, a-t-on dit, point d'homme possible ; sans grandes passions, point de grands caractères, point d'actions qui captivent et entraînent l'humanité.

Jeunes gens, devenez forts, afin de ne pas laisser la passion mettre sur votre vie sa cruelle et odieuse flétrissure. Apprenez à commander à vos instincts et à les faire

(1) Saint Thomas, de Veritate q. 26 art. 7.

(2) P. Didon, Education présente.

servir à vos généreux desseins. Alors, et alors seulement, vous serez des hommes, car l'homme est un être intelligent et libre, c'est-à-dire maître de ses actes. Vous serez des hommes en pleine possession de toutes leurs énergies, rien en vous ne viendra les affaiblir en les divisant. Vous serez beaux. Notre physionomie étant, selon le mot du P. Lacordaire, le reflet permanent de notre âme, la beauté de la vertu, cette beauté qui fleurit et vit toujours, qui ne se flétrit et meurt jamais, cette beauté à laquelle personne ne résiste, vous rendra aimables et sympathiques. "*Les premiers jours du printemps ont moins de charmes que les vertus naissantes du jeune homme.*" Mais surtout, par vos efforts généreux, votre âme se transfigurera et réalisera en elle, autant que cela est possible, la ressemblance avec le type idéal de toutes choses, Dieu.

Il est donc important d'acquérir cette robustesse de volonté qui vous rendra maître de vous-mêmes et vous permettra en triomphant de vos passions de devenir des hommes.

FR. A. VUILLERMET, O. P.

(*A suivre.—Possibilité d'une éducation de la volonté.*)

— o —

CHRONIQUE DOMINICAINE

L'Office des Tertiaires

Par décret, la Sacrée Congrégation des Indulgences a daigné étendre les indulgences accordées à la récitation privée du Petit office de la Bienheureuse Vierge Marie en langue vulgaire selon le rite romain, à la récitation privée du Petit-Office de la Bienheureuse Vierge Marie selon le rite dominicain. Cette décision ne manquera pas de réjouir beaucoup de tertiaires, car les indulgences accordées à la récitation du Petit Office de la Vierge sont nombreuses.

La Fête de Saint Thomas d'Aquin

La fête du grand docteur, une des gloires les plus pures de l'ordre dominicain, a été célébrée dans tous nos couvents avec une particulière solennité.

A Ottawa, la fête était présidée par Son Excellence Monseigneur Sbarretti, délégué apostolique. Les communautés religieuses et les écoles catholiques étaient présentes. Le panégyrique du saint a été donné par le R. P. Lamarche, O. P.

A Saint-Hyacinthe, suivant une vieille habitude, le Collège de Saint-Hyacinthe, le Collège du Sacré-Cœur, les élèves des écoles de garçons

remplissaient notre église, et donnaient à cette solennité son véritable cachet. Saint Thomas n'est-il pas le patron de la jeunesse étudiante.

L'éloge de l'angélique docteur a été fait par le R. P. A. Vuillermet, O. P. Parlant à la jeunesse, le R. Père avait pris pour sujet *Les Rapports de la science et de la pureté*. Thèse qu'il a développée en s'appuyant sur les enseignements et la vie de celui que la tradition appelle l'Ange de l'École.

Douce fête, qui a laissé au cœur de beaucoup une profonde et salutaire impression.

L'Église Dominicaine de Lewiston

La vieille église, témoin des débuts et des merveilleux progrès de ce centre canadien des États-Unis, a disparu.

Le 5 février, la sainte messe y a été célébrée, solennellement, pour la dernière fois. Le T. R. P. Mothon a fait les adieux à la vieille église, chère à tous les paroissiens, par les sacrifices qu'elle a coûtés et les beaux souvenirs auxquels elle est associée dans la vie de chacun. Elle doit faire place à une autre, plus vaste, plus magnifique, plus digne de la paroisse. L'évocation de ce temple nouveau, qui s'élèvera éloquent et fier dans sa robe de granit, a été la consolation offerte aux regrets qui se trouvaient en ce moment dans bien des cœurs.

Basilique Dominicaine de Jérusalem

Sa Sainteté Pie X vient d'ériger en Basilique mineure, l'église élevée par nos Pères sur l'emplacement même du martyr de Saint Etienne.

La cérémonie présidée par Mgr Piccardo, et à laquelle assistaient M. le Consul de France et tout le personnel du consulat, toutes les communautés de la ville, a été très solennelle.

Le panégyrique du Saint a été fait par le R. P. Brocard, carme déchaussé du Mont-Carmel.

Le couvent dominicain de Saint Etienne est le centre d'études bibliques. L'école biblique qui y est installée, et dont le R. P. Lagrange est directeur, est célèbre dans le monde des savants.

Dans nos Missions d'Asie

Mossoul.—Pour la seconde fois, au cours de cette année, le choléra a fait son apparition à Mossoul et a frappé une grande partie de la population.

Parmi les nombreuses victimes, nous avons le regret de compter deux religieuses de la Présentation de Tours, emportées dans l'espace de quatre jours, par le terrible fléau.

Les Missionnaires dominicains, moins sérieusement atteints, interrompirent leurs travaux ordinaires pour se dévouer au service des malades ou préserver ceux qui avaient été jusque-là épargnés. Grâce à Dieu, personne parmi eux ne fut gravement malade, et après un mois de pénibles labeurs et de craintes continuelles, ils purent réorganiser leurs œuvres, rouvrir les écoles et le séminaire.



MAISON PATERNELLE

Au Pays des Mandarins

JOURNAL D'UNE SŒUR CANADIENNE MISSIONNAIRE EN CHINE

(Suite)

Nous montons en *carosse*. Quelle caravane ! Au passage les bonnes gens nous regardent avec stupéfaction.

La première étape a été charmante. Le soleil avait déjà baissé. Un bon vent frais nous caressait agréablement le visage. C'était délicieux.

A huit heures, nous descendions devant un hôtel chinois ! Ce n'est pas tout à fait le Windsor ! Le même appartement, sans autre ouverture que la porte, sert de salon, de salle à manger et de dortoir. Quel ameublement ! Une petite table noire crasseuse, qui n'a jamais vu de savon, un bout de banc et une chaise cassée, voilà tout. Comme confortable on ne peut désirer mieux. Dans la chambre se trouve un meuble fort curieux, c'est le *Kan*, sorte de fourneau en brique

cimentée, recouvert d'une natte et long de six pieds environ. C'est là qu'il faut se livrer aux douceurs du sommeil, quand on le peut, car dans ce fourneau habite tout ce qui peut vous empêcher de dormir, les mouches et le reste... vous comprenez. Quand il fait froid, vous allez rire, on fait un peu de feu, sous ce lit *moderne style*.

A peine arrivés, on nous sert un peu d'eau chaude. C'est drôle, mais très pratique, car ainsi on peut faire une excellente tasse de thé qui vous remet des émotions de la route.

Après le thé, le dîner. Voici le menu. Pâte chinoise

cuite dans l'eau avec quelques queues d'oignons. Comme on a été très pressé pour les laver, le sable croque sous les dents. Ce n'est rien, on en rit et on avale. Puis des herbes et des légumes salés et... c'est fini.

Une curiosité du repas ce sont les deux petits bâtons de bois, de la dimension d'un crayon, dont les chinois se servent pour manger. Il les tiennent tous les deux dans la main droite entre le pouce et l'index et avec cela, ils mangent très vite. Nous, nous préférons nos fourchettes.

La première nuit personne, bien entendu, n'a dormi. On faisait un tel vacarme dans la cour de l'hôtel. *J'ai révé longtemps, les yeux ouverts, à la Baie du Febvre, au vieux foyer !...* C'était bien loin, mais bien près en même temps. Tout ce qu'on aime on le porte dans son cœur.

Nous continuons dès le lendemain matin notre voyage. Nos hommes ne comprennent pas un mot de français et aucune de nous ne sait le chinois. Nous nous débrouillons avec deux ou trois mots que nous savons et surtout avec beaucoup de gestes.

ALERTE. PROTECTION DE LA SAINTE VIERGE

Mon Dieu ! quelle frayeur ! Nous sommes toutes à moitié mortes de peur !... Comme je me trouvais dans la dernière voiture je n'ai pas vu tout d'abord, ce qui s'était passé.

Vers 11 $\frac{1}{2}$ heures, j'entends des cris. On se frappe, on se dispute, une vraie bagarre. Je regarde à la portière ; le coup d'œil n'est pas rassurant. Toutes nos voitures sont arrêtées. Nos hommes armés de vigoureux gourdins se battent avec deux soldats chinois armés de fusils. A ce moment même, un des fusils était braqué par hasard sur deux de nos sœurs. Le moindre mouvement aurait pu faire partir le coup et les tuer toutes deux. Dans quel état j'étais, grand Dieu !

Ne comprenant pas ce qui se disait et n'ayant rien vu du commencement de l'affaire, je ne savais pas quel pouvait être le motif de cette bagarre. Ma compagne était terrifiée. Elle se cramponnait à moi en disant : Ils vont nous tuer ! Et vraiment on pouvait le croire. Pour la rassurer, j'ai fait de grands efforts pour conserver tout mon calme, et nous avons prié,—avec une ferveur que je n'avais jamais eue de ma vie.

Un de nos hommes a réussi à s'emparer du cheval et du fusil d'un des soldats. Ce qui nous a donné la victoire. Les deux gendarmes ont rebroussé chemin et sont partis devant nous.

La cause de tout cet incident m'a été raconté par une sœur qui avait tout vu. Un de nos hommes ayant heurté un des soldats, celui-ci s'est récrié. Notre homme a répondu et tout s'est terminé à la satisfaction générale, par une vraie bataille. Trois de nos hommes ont reçu des coups. Ils n'avaient pas l'air d'en être très émus. Mais ce que nous avons eu peur, ne se dit pas.

Au plus fort de la mêlée une de nos sœurs a eu l'inspiration de jeter une médaille miraculeuse de la Sainte Vierge que les sœurs de Tching-

Tsing-Fou nous avait donnée. C'est à ce moment même que tout s'est arrangé.

Coincidence très curieuse. En quittant cette dernière résidence, une des sœurs de St-Vincent de Paul m'a dit : Vendredi, vous y penserez, je demanderai à Monseigneur de dire la messe pour vous. Nous nous sommes fait cette réflexion : mais pourquoi vendredi ? Aussitôt après cet incident cette parole nous est revenue à la mémoire....

Nos hommes ont été très braves et très prudents. En arrivant à l'auberge, ils nous ont montré leurs crucifix, pour nous dire que c'était le bon Dieu qui nous avait gardés.

Le soldat vaincu a déposé son fusil dans notre voiture et nous a fait la prostration chinoise en signe de respect. Je vous avoue que je m'en serais bien passé ! Quoiqu'il en soit, il est évident que nous avons couru un réel danger. *La Sainte Vierge garde ses missionnaires.*

JOURNÉE D'AVENTURES

Le lendemain, nous sommes en route dès six heures du matin. Nous étions sur le "qui vive." Les chicanes de la veille et d'autres circonstances un peu louches augmentaient les angoisses de la route. Confiantes en Marie et en nos Anges Gardiens nous étions parties quand même.

Notre première voiture venait de franchir les portes d'une petite ville. Pan !.. Pan !.. Deux coups de canon partent tout près de nous. Les rues sont remplies de Chinois. C'est une émeute?... on va nous prendre?... Une panique générale s'empare des sœurs. Mais le bon Dieu ne nous voulait pas encore martyres.. On nous a laissé passer tranquillement. C'était la fête du village, et ces pauvres chinois s'amuseut comme ils savent. Nous en étions quittes encore une fois pour l'émotion.

Un peu plus loin, nouvelle surprise. Trois européens traçaient la ligne du chemin de fer. L'un d'eux est venu nous saluer. C'était un vrai bonheur de retrouver *des gens comme nous*. Au détour d'une route, une des mules de nos *carosses* culbutait. Pas d'accident. Encore un merci à la Sainte Vierge.

La journée n'est pas terminée. Après dîner en quittant l'auberge, nos hommes se sont disputés avec le propriétaire. Autant que j'ai pu le comprendre, ce bonhomme réclamait plus que nous ne lui devions. Notre homme d'affaires n'a pas voulu l'écouter. C'est un feu roulant d'insultes, de coups. Bientôt tout ce monde roule à terre et s'inflige à qui mieux mieux la plus grande insulte pour un Chinois, et tire de toutes ses forces la longue queue de cheveux que tout fils du ciel cultive avec tant de soin. C'est drôle. Nous partons.

(A suivre)

o

IMPRIMATUR :

† MAXIME, Evêque de St-Hyacinthe

RÉDACTION - - - fr. A. VUILLERMET.
ADMINISTRATION - fr. C. DOYON.